

Mûriers et vers à soie dans le canton de Vaud

Autor(en): **Bossard, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **82 (1955)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-229284>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mûriers et vers à soie dans le canton de Vaud

par *Maurice Bossard*

Dans son beau poème de *Mirèio*, Mistral chante abondamment l'éducation du ver à soie : le deuxième chant de son poème est intitulé la *Culido* (la cueillette de la feuille) et le troisième, la *Descoucounado* (la récolte des cocons). Au reste, combien de poésie dans ces quelques vers :

*Lis amourié soun plen de fiho
Que lou beu tems escarrabiho
Coume un vou de bloundis abiho
Que raubon sa melico i roumanin dou gres.*

(Les mûriers sont pleins de filles que le beau temps émoustille comme un vol de blondes abeilles qui dérobent leur miel aux romarins du pierrier.)

Le mûrier, arbre de la Provence et de la Lombardie, n'est pas totalement absent de notre terre ; tantôt, ce n'est plus qu'un souvenir : le nom d'un chemin ou celui, vénérable, d'une vieille demeure de nos campagnes ; tantôt, c'est encore la présence d'un de ces vieux arbres que le destin a épargné. Nos ancêtres, en les plantant, ne recherchaient ni la beauté, ni l'ornement ; mais bien leur profit. En effet, à trois reprises, en tout cas, on a essayé d'élever chez nous les vers à soie et, par conséquent, on a planté des mûriers dont la feuille est l'unique aliment du précieux ver.

Si, à Genève, l'élevage du ver à soie fut déjà pratiqué au moyen âge, à ce qu'il semble, et, en tout cas, aux environs de 1600, la première tentative, dans le canton de Vaud ne semble pas remonter au-delà des dernières années du XVII^e siècle. C'était l'époque de la Révocation de l'Edit de Nantes et les réfugiés protestants affluaient chez nous. L'un d'eux, David Martin, venant de Nîmes, s'établit vers 1685 à Yverdon. En 1690, il planta des mûriers sur sa propriété et, l'année suivante, il passa un contrat avec les autorités locales en vue d'établir à Yverdon la culture des mûriers, l'élevage des vers

à soie et même une manufacture de soie. Moyennant certains engagements, il reçut des encouragements du gouvernement bernois désireux de voir se créer sur son sol une nouvelle source de profits. Malheureusement, cette première tentative tourna court, on ne ne sait au juste pourquoi. Peut-être, la mort en 1698 déjà de David Martin en est-elle une des causes principales ; de toute manière, Martin n'avait pas tenu tous ses engagements. Seul reste de ce premier essai : quelques mûriers plantés et cultivés désormais pour l'ornement.

La seconde tentative se situe aux alentours de 1760. En effet, en 1759, à Vevey, puis à Cossonay, deux ou trois particuliers tentèrent d'élever des vers à soie ; mais c'est surtout à la Société économique de Berne qu'est dû le grand mouvement. Cette société, qui avait pour but d'encourager et de développer l'industrie et surtout l'agriculture sur les terres de Leurs Excellences, publiait régulièrement des Mémoires. En 1762, ainsi qu'en 1764, l'un d'eux est consacré à la culture des mûriers et à l'éducation des vers à soie chez nous. Ce grand et bel effort semble avoir porté quelques fruits. En 1780, l'auteur de l'*Essai sur la récolte de la*

soie dans le Pays de Vaud pourra écrire : « Aujourd'hui, des plantations de jeunes mûriers prospèrent en donnant annuellement des récoltes abondantes d'une soie qui égale en beauté les plus distinguées de l'Europe. » Pourtant, cette joyeuse affirmation est suivie de remarques moins optimistes. Ainsi, ce partisan de la culture de la soie use souvent du conditionnel et parle des avantages que « procureroit » la récolte de la soie chez nous. Il déplore aussi l'état pitoyable des mûriers abîmés par des cueilleurs inexpérimentés et, enfin, reconnaît lui-même que tous les climats ne se prêtent pas à la culture du mûrier.

Il ne semble pas que l'Essai sur la récolte de la soie ait eu le don d'encourager l'industrie naissante. Bien au contraire, par une étrange coïncidence, on voit, depuis 1780 jusque vers 1840, diminuer d'année en année les éducateurs de vers à soie en terre vaudoise. En 1844, un homme voulant remettre en honneur la sériculture chez nous, Bernard Kaupert, dit avec nostalgie qu'il y a 70 ans en arrière on récoltait de la soie d'excellente qualité dans le canton de Vaud.

Quelles furent les causes de cet abandon progressif ? Pour Kaupert, c'est « l'incapacité des Vaudois d'apprécier convenablement l'agriculture ». Cela est, sans doute, en partie vrai ; mais le docteur Auguste Chavannes, écrivant en 1853 sur l'éducation des vers à soie dans notre canton, semble mieux discerner les causes de cet abandon : nécessité de faire venir souvent des éducateurs du Midi de la France, complication des anciennes méthodes d'éducation des vers, enfin, les troubles consécutifs à la Révolution. A cela s'ajoute des raisons de climat puisque, de l'avis même de l'auteur de l'essai de 1780, on ne devrait cueillir les feuilles de chaque mûrier que tous les

trois ans, afin d'obtenir une rotation qui empêcherait les arbres de s'épuiser. Voilà qui prouve bien que le brave mûrier n'est pas chez nous dans un de ses climats de prédilection.

Vers 1835, la sériculture connut une nouvelle ère d'expansion ; on éduqua des vers à soie un peu partout : en Prusse, aux alentours de Paris, en Valais, à Genève où une filature de soie avait même été créée. En 1853, Chavannes constate qu'il y a, dans le canton de Vaud, une vingtaine d'éducateurs et sa brochure a pour but d'en augmenter le nombre. Il réfute les arguments des adversaires de la culture de la soie chez nous ; il préconise la plantation de mûriers le long des routes et des voies ferrées, des avances d'argent consenties aux petits éducateurs, la formation de sociétés d'éducateurs de vers à soie. Une autre de ces idées, et qui fut mise en pratique, est de donner les leçons théoriques et pratiques de sériculture aux élèves régents, afin que ceux-ci puissent instruire les jeunes villageois dans cet art nouveau.

Il ne semble pas que la brochure de Chavannes soit parvenue à établir chez nous une culture de la soie sur une grande échelle. Peut-être les archives du Département de l'agriculture pourraient nous indiquer certains résultats que je n'ai pu trouver ailleurs.

Aujourd'hui, il existe chez nous, à ma connaissance, deux ou trois amateurs, éleveurs de vers à soie ; mais, à l'heure où la soie artificielle et la soie japonaise font diminuer chaque année le nombre des sériculteurs lombards eux-mêmes, ce sont certainement là gens plus curieux d'expériences qu'avidés de profits.